

dépôt ; pour moi, ma mission est terminée et je vais remettre mon rapport.

En achevant ces mots, il sortit accompagné de son escouade d'agents qui entouraient le prévenu. Le bruit de leurs pas s'éteignit peu à peu dans l'escalier, et tout rentra dans le silence.

IV

Je me hâtai de rejoindre Maximilien Heller.

Je le trouvai assis dans son fauteuil, en train de tisonner, avec des pincettes, le feu qui se mourait.

— Eh bien, lui dis-je, que pensez-vous de tout ceci ?

Il haussa les épaules.

— Lesurques et Colas vont avoir un compagnon dans la martyrologie de la justice humaine, répondit-il tranquillement.

— Vous croyez que cet homme est innocent ?

— Oui je le crois... mais, après tout, qu'importe ?

Il se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux. Malgré cette indifférence apparente, il était facile de voir qu'il ressentait une singulière émotion. Ses mains, agitées par un tremblement continu, glissaient et remontaient fiévreusement le long des bras de son fauteuil.

Évidemment sa pensée travaillait avec activité ; son imagination ardente était encore pleine du triste spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux.

— Savez-vous bien, fis-je en souriant, que votre conduite a dû laisser quelque soupçon dans l'esprit de ce digne commissaire ? En refusant votre témoignage, ne craignez-vous pas de passer pour complice ? A une autre époque, il aurait suffi d'un trait semblable pour vous faire pendre.

— Oui, mais vous savez aussi qu'à une autre époque un trop célèbre policier demandait quatre lignes de la main d'un homme pour le faire condamner. Ceci peut vous expliquer mon silence.

En ce moment les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge de Saint-Roch.

— Vous êtes fatigué, dis-je à Maximilien, je vais vous laisser reposer.

— En effet, je me sens ce soir plus faible que de coutume ; je vais me jeter sur mon lit et prendre un peu d'opium pour tâcher de dormir, j'en ai grand besoin.

Au moment où je pris congé de lui, il me dit, avec une remarquable insistance :

— Venez demain de bonne heure, je vous attendrai ; il faut que je vous parle. Vous viendrez n'est-ce pas ?

— Je vous le promets.

Puis je lui serrai la main et le quittai, encore tout ému de ce que je venais de voir durant le cours de cette soirée.

En sortant de chez M. Maximilien Heller, j'achetai un journal du soir et lus ce qui suit aux *Faits divers* :

« Un événement mystérieux vient de jeter la consternation dans le quartier de Luxembourg. M. Bréhat-Lenoir, ce célèbre banquier qui s'était retiré du monde de la finance il y a quelques années, après avoir amassé une immense fortune, a été trouvé mort dans son lit avant-hier matin. On crut à une attaque d'apoplexie. M. Bréhat-Lenoir était d'un embonpoint excessif et menait la vie la plus sédentaire ; mais on se convainquit bientôt que la mort du célèbre millionnaire était le résultat d'un crime. M. Castille, neveu du défunt, remarqua que le secrétaire de M. Bréhat-Lenoir avait été forcé et ses papiers bouleversés. Un verre était placé sur une table voisine, et dans les quelques gouttes de liqueur que contenait ce verre, l'analyse chimique trouva des traces d'arsenic. Le défunt ne laisse pas de dispositions dernières. Sa fortune colossale revient donc tout entière à son frère, M. Bréhat-Kerguen. »

Et plus loin on lisait ceci :

« Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, que la justice a découvert l'assassin de M. Bréhat-Lenoir. C'est, dit-on, un domestique nommé Guérin, que le défunt avait à son service depuis huit jours à peine. Guidé par la plus basse cupidité, ce misérable a empoisonné son maître. Il prétendit que les rats faisaient invasion dans sa chambre et acheta de l'arsenic. Il versa sans doute ce poison dans le brauvage que M. Bréhat-Lenoir avait l'habitude de prendre tous les soirs. La fable était tellement grossière, que, malgré les protestations d'innocence du coupable, et l'idiotisme qu'il essaya, paraît-il, de feindre, un mandat d'arrêt a été lancé contre lui. Il est en ce moment entre les mains de la justice. Ainsi se trouve réduit à une simple affaire de vol un crime qui semblait annoncer d'étranges péripéties et de curieux détails. — On n'a pas encore trouvé le testament. »

V

Le lendemain, vers dix heures, je reçus la visite de mon savant maître, M. le docteur B... ; il avait l'air soucieux et préoccupé.

— Avez-vous entendu parler de cette affaire Bréhat-Lenoir ? me demanda-t-il après quelques moments d'entretien, et en me regardant à travers ses lunettes.

Je lui montrai le journal que j'avais acheté la veille.

— Je n'en connais que ce que cette feuille m'a appris, répondis-je.

— Ah ! mais... savez-vous que c'est très grave, et surtout très mystérieux. J'ai été appelé hier soir pour faire l'autopsie du corps. Après de longues et patientes recherches, croiriez-vous que je n'y ai pas trouvé un atome d'arsenic ?

— Voilà qui va singulièrement dérouter la justice.

— Je crois qu'elle a du moins été fort surprise, et peu flattée de voir son système renversé du premier coup. Mais elle ne se tient pas pour battue. Je reçois ce matin cette lettre du juge d'instruction à qui j'avais envoyé mon rapport fort avant dans la soirée. Il me prie de recommencer aujourd'hui l'expertise.

— À quoi bon ?

— Je n'en sais rien. Mais voici le plus curieux ; savez-vous qu'ils veulent m'opposer, dans cette discussion ?

— Qui donc ?

— Le docteur Wickson !

— Comment ! cet intrigant personnage qui fit tant de bruit, il y a dix ans, à Paris, avec ses poudres impalpables ?

— Lui-même.

— Celui-ci que vous avez si énergiquement combattu, cher maître, au nom de la vraie science ?

— Oui ; l'Académie m'a donné raison, mais l'opinion publique m'a donné tort et s'est passionnée pour la médecine indienne. Bref, cet homme est à Paris ; par quel hasard ? je n'en sais rien. Je le croyais mort et enterré. Il est plus à la mode que jamais, et la justice, comme vous le voyez, ne craint pas de s'aider de sa prétendue science. Si ce juge avait eu un peu plus de mémoire, il ne m'aurait pas mis ainsi dans la nécessité de discuter avec un homme que j'ai vivement combattu jadis. Vous comprenez, n'est-ce pas, et j'ai compté sur vous pour me remplacer. Je sais que vous avez fait un travail approfondi sur la matière des poisons et que vous y êtes aussi compétent que moi-même.

Je m'inclinai devant cette flatterie un peu intéressée de l'excellent homme.

— Ainsi c'est convenu... Vous aurez l'obligeance de vous présenter, à une heure, rue Cassette, no 102. — C'est la demeure du défunt.

— Voici une lettre que j'adresse au juge d'instruction, et dans laquelle j'invoque un prétexte quelconque pour manquer au rendez-vous. Vous la lui remettrez.

Le docteur B... se leva, et me serrant la main avec une certaine émotion :

— Allons, mon cher enfant, me dit-il, tâchez de convaincre les magistrats, et ne vous laissez surtout pas démonter par l'aplomb de Wickson. Songez que notre vieil honneur professionnel est entre vos mains ; défendez-le contre l'ignorance et le charlatanisme. N'oubliez pas de m'apprendre, aussitôt l'expertise finie, le résultat de la discussion.

La voix du docteur B... tremblait un peu, tandis qu'il m'adressait ces paroles. Son œil noir et vif brillait d'un éclat qui témoignait de tout l'intérêt que mon vieux professeur portait à la lutte que j'allais engager. Wickson était le seul homme au monde pour lequel l'excellent docteur B. ressentit de la haine.

Je promis à M. B... que je ferais tous mes efforts pour rassurer le triomphe de son opinion et maintenir dans leur éclat les principes de la vraie science.

Une heure après, j'étais chez M. Maximilien Heller.

La philosophie me sembla plus calme que la veille ; la fièvre avait presque entièrement disparu.

— Je vais mieux ce matin, dit-il ; votre compagnie m'a été hier d'un grand soulagement. Il y a des moments, bien rares, où la solitude me fait mal. Et j'étais poursuivi hier par un souvenir, un anniversaire... terrible... Enfin passons. Avez-vous quelques détails sur cette affaire mystérieuse ? J'y ai pensé toute la nuit. Évidemment, cet homme n'est pas coupable.

Je lui remis le numéro du journal, et il le lut avec une grande attention, puis murmura :

— Je voudrais bien savoir le dernier mot de cette histoire.

— Je puis, si vous le désirez, vous introduire dans la maison où a eu lieu le crime, et vous faire assister à l'autopsie.

— Nraiment ! s'écria le philosophe en me regardant avec surprise ; et comment cela, je vous prie ?

Je lui racontai la courte entrevue que je venais d'avoir avec M. B... et lui dis le rôle que j'avais accepté.